

La nature se moque bien des frontières... et les forestiers aussi !

La sylviculture

« systémique »

La sylviculture « systémique » et la planification forestière

Article d'Orazio Ciancio publié sur le site « <http://www.ricercaforestale.it/> »
(12 juillet 2007)

Traduit de l'italien par Jacques Hazera

Au sens littéral, le terme « sylviculture » signifie « culture de la forêt », mais la forêt n'est pas simplement un ensemble d'arbres.

Elle est bien plus que cela : c'est un système biologique complexe et, comme tout système, en plus des notions de temps, de mutations, de fluctuations, cela inclut aussi des épiphénomènes, des rétroactions, des déterminations, des aléas...

Une approche particulière

La forêt est un système qui s'entretient de façon autonome et qui réagit à tout événement naturel et à toute action humaine en créant à chaque fois une nouvelle réalité, synthèse des interactions et des interconnexions. La sylviculture durable est basée sur une conception « *systémique* », c'est-à-dire sur une approche extensive en harmonie avec la nature, et qu'il est possible de configurer en tenant compte de l'activité humaine comme composante essentielle du « système » forestier.

Science et terrain

Au niveau de la connaissance, du fait de l'imprécision que nous venons d'évoquer, il n'est pas possible de prévoir avec exactitude quel sera le résultat réel des choix, ni les conséquences réelles des interventions culturelles. Ces opérations sont presque toujours décidées avec un certain nombre de paramètres inconnus et, par conséquent, leurs résultats devraient être soumis à des vérifications, comme cela se pratique pour n'importe quelle expérience de laboratoire. Malheureusement, les interventions sylvicoles ne se font pas dans des laboratoires, et ne peuvent pas non plus être simulées sur des ordinateurs, mais doivent être exécutées sur le terrain, au sein même de l'écosystème. De plus, elles peuvent comporter des erreurs, qui vont ensuite se traduire par des surcoûts environnementaux, économiques, ou sociaux. Pour éviter de tels inconvénients, il faut une certaine souplesse dans les décisions, ce qui permet de découvrir rapidement les erreurs et d'y apporter à moindre coût la correction appropriée. Bref, la sylviculture réclame qu'on abandonne l'approche positiviste encore dominante dans certaines branches (secteurs académiques, secteurs de la recherche...), et d'adopter une approche inspirée par l'attitude scientifique dite « *essai – erreur* » (CIANCIO et NOCENTINI, 1995).

Les grandes lignes

La sylviculture « systémique » favorise et fortifie l'efficacité fonctionnelle du système. Elle en prévoit le renouvellement naturel continu, de même que des interventions à faible impact sur l'écosystème, c'est-à-dire des interventions destinées à conserver ou à augmenter la biodiversité – qui est d'ailleurs relativement élevée dans presque toutes les forêts de notre pays [l'Italie ; *note du traducteur*] – à favoriser l'hétérogénéité, la diversification de la structure et de la composition, dans le but que la forêt puisse accroître ses propres capacités d'auto-organisation, et qu'elle puisse en intégrer toutes ses composantes, biotiques et abiotiques. Indépendamment des autres aspects, cette mission de guide amplifie le contraste entre deux visions extrêmes : d'une part ceux qui considèrent la forêt comme un bien non disponible et, d'autre part, ceux qui la considèrent comme totalement disponible et dont on peut jouir librement selon les lois du marché.

Notre message est clair : s'il est exact que la forêt, en tant que bien d'intérêt public, n'est pas totalement indisponible et ne peut pas l'être, il reste vrai cependant que la gestion forestière ne peut pas non plus se baser uniquement sur les principes de l'économie de marché (CIANCIO et NOCENTINI, 1995 ; 1996a).

La gestion durable comporte plusieurs opérations :

- La première est une phase descriptive : chaque forêt se caractérise par son organisation interne, par la présence, l'abondance, et la disposition spatiale de ses diverses composantes, et par les multiples relations que peut avoir un tel ensemble. Cette phase permet d'identifier et de définir le capital naturel ou son potentiel, qui varie en fonction du tempérament de chaque essence, de la fertilité de la station, du stade d'évolution, et du degré de complexité de l'écosystème.
- La seconde phase est celle de la synthèse ; elle est de la compétence exclusive du forestier puisqu'elle fournit des renseignements sur le choix des opérations relatives aux mesures et au caractère des interventions culturelles destinées à favoriser l'évolution vers le mélange spontané et la complexité structurelle du système.
- Dans ce cadre-là, la planification est absolument indispensable. Cette planification est l'instrument permettant de programmer les opérations culturelles mais aussi, et surtout, les comportements à tenir vis-à-vis de la forêt afin de favoriser les processus d'évolution, et pour sauvegarder la cohérence interne du système.

Dans la pratique

Dans la pratique on adopte un modèle de gestion qui se base, d'un côté, sur des soins spécifiques aux exigences de chacune de ses parties (et même, au-delà, aux exigences de toutes les préfigurations structurelles possibles) et, d'un autre côté, sur la « reprise culturelle ». Ce terme s'applique à un type de gestion qui, parmi d'autres, valorise au maximum la compétence professionnelle du technicien. N'importe qui pourrait objecter que la gestion fondée sur la sylviculture « systémique » n'est pas viable d'un point de vue économique, et voilà bien, justement, l'argument qui lui est le plus souvent adressé. À première vue, cet argument semble fondé.

Conclusion

Cet argument est pourtant erroné, et pour deux raisons au moins. Tout d'abord : la sylviculture, comme on l'a observé plus haut, est une activité à coûts élevés et à revenus faibles. Ensuite : la forêt est soumise depuis toujours à des contraintes de natures diverses. Il est donc indispensable de supprimer les obstacles de nature financière et sociale. Ce n'est pas une question de technique sylvicole ni d'intensité des opérations, mais bien de politique forestière.

Comme l'ont affirmé HILBORN *et al.*, (1995) le succès de la gestion durable dans l'avenir ne dépend pas tellement de l'amélioration des connaissances, mais plutôt de l'amélioration des institutions : l'Administration doit impérativement s'organiser pour être en mesure de contrôler les exploitants et pour créer des incitations capables de les amener à agir de façon plus raisonnable.